

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 15 de chaque mois)
 France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
 Étranger: Un An: 40 fr. - 6 Mois: 20 fr. - 3 Mois: 12 fr.
 On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
 Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport » (NAPOLÉON)

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adressez toute la correspondance
 à L'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
 88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
 Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
 Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS

LA GUERRE DANS LES DUNES



UNE PATROUILLE EN RECONNAISSANCE DANS LES DUNES



UN OFFICIER EN OBSERVATION DANS LES DUNES

On signale depuis quelques jours une plus grande activité en Flandre. Malgré l'artillerie ennemie qui bombarde avec acharnement, la vaillante armée belge continue à réaliser des progrès notables dans cette région. En effet, les canons de nos alliés viennent d'obliger les Allemands à évacuer leurs tranchées de la Grande-Dune, position qui présentait pour l'adversaire un réel intérêt militaire.

La journée du 18 Janvier (169^e de la guerre)

Tempête violente de la mer à l'Oise. Neige dans les Vosges.

Nous nous emparons de plusieurs ouvrages allemands dans le bois Le Prêtre.

Les Russes poursuivent leur avance en Bukovine.

La bataille de Karaourgan s'est terminée par un désastre pour l'armée turque du Caucase.

Le général Stœssel, qui défendit Port-Arthur, est mort.

La situation militaire

Rien de particulièrement nouveau pour le moment. L'émotion qui s'est faite autour de l'affaire de Soissons se calme. Il nous revient de source autorisée que l'offensive avait été bien emmanchée et que le débouché semblait assuré. Cette malheureuse crue de l'Aisne a tout compromis; encore un effet du mauvais temps persistant.

Si von Kluck s'est imaginé qu'il allait entrer dans Soissons à la suite de nos troupes démoralisées, il a dû déchanter, car devant Saint-Paul un vigoureux retour offensif a rejeté les Allemands sur les positions qu'ils avaient péniblement conquises; il n'est plus question, pour eux, de passer l'Aisne. Nous conservons toujours nos lignes entre l'Oise et l'Aisne et, sur la rive droite, entre Vailly et Berry-au-Bac; ce n'est donc que partie remise.

Nos pertes ont été sérieuses. En l'absence de renseignements officiels, on est porté à les exagérer. On comprend très bien que le commandement ne livre pas à la publicité des états de pertes qu'il est d'ailleurs difficile d'établir rapidement, mais il faudrait tout au moins donner dans les communiqués les indications suffisantes pour empêcher les mauvais bruits de se propager.

On se bat sur tout le front depuis longtemps avec plus ou moins d'intensité; les pertes sont donc très variables. Pour le moment, depuis la fin de la sanglante bataille des Flandres, à part quelques affaires un peu chaudes sur différents points, la moyenne a dû se maintenir relativement faible, au moins de notre côté.

Il faut que le public sache bien ceci : c'est que nous sommes plus économes de nos forces que les Allemands, que notre tactique est supérieure, même dans cette guerre de tranchées à laquelle nous nous attendions si peu, et que notre artillerie est de plus en plus destructive.

On m'a cité des chiffres globaux des pertes depuis le commencement de la guerre. Je ne veux pas les révéler : ils paraîtraient extraordinaires. On m'affirme cependant — et je n'ai pas de raisons de douter de la véracité de ces renseignements — que la proportion des morts est de deux Français contre sept Allemands, rien que sur notre front, et que, sur l'ensemble des soldats mis hors de combat, soixante-quinze pour cent le sont définitivement chez les Allemands, tandis que chez nous on n'en compte que trente pour cent seulement.

Il est probable que, sur le front oriental austro-allemand, russe et serbe, la proportion doit être analogue.

Retenons simplement, de cette statistique, que les Allemands s'usent terriblement et que, s'ils continuent de la sorte, le combat cessera pour eux faute de combattants.

Général X...

PAGE 9 :
Principaux faits de guerre du 5 janvier au matin au 15 janvier au soir.

Le grand-duc Nicolas aux médailles militaires

Son Altesse Impériale le grand-duc Nicolas, en réponse aux félicitations de la Société nationale des médaillés militaires, a adressé à son président, M. Poilpue, la dépêche suivante :

« Armée active de Russie,

« Très touché des sentiments dont vous êtes l'interprète, je vous prie de transmettre mes sincères remerciements à la Société nationale des médaillés militaires.

« Grand-duc NICOLAS. »

COMMUNIQUEES OFFICIELLES du Lundi 18 Janvier

15 HEURES. — De la mer à l'Oise, tempête violente, surtout en Belgique; combats d'artillerie sur certains points.



Près d'Antrèche (nord-est de Vic-sur-Aisne), deux attaques allemandes ont été repoussées.

Dans les secteurs de Soissons et de Reims, aucun changement.

Dans la région de Perthes, tir très efficace de notre artillerie sur les positions ennemies.

En Argonne, les attaques allemandes sur la cote 263 (ouest de Boureuilles) sont restées sans résultat.

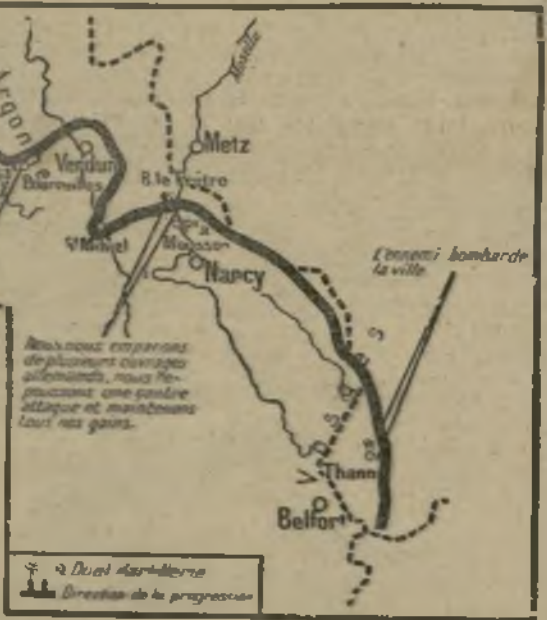
Nous nous sommes emparés de plusieurs ouvrages allemands au nord-ouest de Pont-à-Mousson dans la seule partie du bois Le Prêtre qui soit encore aux mains de l'ennemi. Nous avons ensuite repoussé une contre-attaque et maintenu tous nos gains.

Dans les Vosges, abondante chute de neige. L'ennemi a bombardé Thann sans résultat sérieux.

23 HEURES. — A la suite de l'explosion d'un dépôt de munitions, provoquée par l'éclatement d'un obus, la partie du village de La Boisselle occupée par nos troupes avait été incendiée et nous avions dû l'évacuer. Elle a été reprise par une vigoureuse contre-attaque dans la matinée du 18.

L'ennemi a bombardé Saint-Paul, près de Soissons.

En Champagne, des avions allemands ont survolé nos positions; ils ont été repoussés à coups de canon et de mitrailleuse. Deux d'entre eux sont allés s'abattre à l'intérieur de nos lignes au côté de Bar-le-Duc; les appareils sont à peu près intacts; les quatre aviateurs ont été faits prisonniers.



En Argonne, canonnades et fusillades intermittentes.

De l'Argonne aux Vosges, neige et tempête.

Sur la Vistule

Les Russes repoussent vigoureusement les attaques allemandes.

PÉTROGRAD, 17 janvier (Communiqué de l'état-major du généralissime). — Sur la rive droite de la Vistule inférieure, nous progressons toujours avec succès.

Le 16, nos partis avancés ont délogé l'ennemi du village de Budy-Sulkowskia.

Sur la rive gauche de la Vistule, le 16, l'ennemi a prononcé une série d'attaques contre nos lignes. Les forces ennemies n'étaient pas inférieures à six régiments. Après sept attaques successives et des combats acharnés à la baïonnette, les Allemands ne purent s'emparer que de la tranchée d'une de nos compagnies avancées.

Dans les autres secteurs, l'ennemi a été repoussé et obligé de se replier sur ses positions.

L'ennemi appuyait ses attaques d'un violent feu d'artillerie, exécuté notamment par les pièces lourdes contre les secteurs vains de ceux qui étaient l'objet d'une attaque.

Dans la région du village de Kono-Polna, l'ennemi, s'étant approché par la sape à 30 pas de nos tranchées, afin de nous attaquer, a été accablé sous une pluie de grenades à main et arrêté dans son mouvement.

Nos volontaires, profitant du trouble de l'ennemi, s'avancèrent alors et bombardèrent de leurs grenades les boyaux de communications des Allemands, qui furent obligés de les évacuer.

Dans la région qui s'étend au sud de Pinezoff, l'ennemi a exécuté un feu violent d'artillerie, il a essayé trois fois d'attaquer la ligne d'un de nos partis avancés, mais il a été repoussé.

Une batterie d'artillerie autrichienne de gros calibre, qui bombardait Tarnoff, a été réduite au silence par le feu de notre artillerie, dès que sa position a été découverte.

L'avance en Bukovine

En Bukovine, nos partis avancés ont pris d'assaut, dans les Karpathes, le col de Kirlibara, voisin de la Transylvanie et où se trouve la hauteurs de Kimpoluz à Marmarosziget et Doez.

Au Caucase

La bataille de Karaourgan se termine par une victoire des Russes.

PÉTROGRAD, 17 janvier (Communiqué de l'état-major de l'armée du Caucase). — La bataille de Karaourgan, livrée les trois jours derniers dans une tempête de neige ininterrompue, s'est terminée par une victoire complète.

Grâce aux efforts de nos vaillants régiments du Caucase et du Turkestan, ainsi que des cosaques de Sibirie, la résistance de l'ennemi a été brisée, les arrière-gardes qui couvraient sa retraite ont été anéanties et les restes de l'armée turque, canonnés de front et sur leurs flancs, fuient vers Erzeroum.

Nos éléments de poursuite trouvent dans les ravins les débris de canons turcs que l'ennemi, incapable de les emporter, précipite des hauteurs et enfouit dans la neige.

La poursuite continue.

Le 11^e corps turc anéanti

PÉTROGRAD, 18 janvier (Dépêche Havas). — On télégraphie de Tiflis que l'armée du Caucase a couvert ses drapeaux d'une gloire nouvelle, un exploit héroïque ayant complètement anéanti le 11^e corps turc, à l'exception de quelques éléments insignifiants qui furent en désordre.

Les troupes russes ont pris toute l'artillerie du corps d'armée turc.

La garnison d'Erzeroum est éprouvée

PÉTROGRAD, 18 janvier (Dépêche Havas). — Les journaux estiment que la déroute de Karaourgan met fin à l'aventure ottomane dans le Caucase.

Non seulement les 9^e, 10^e et 11^e corps ottomans ont été complètement défaits par les Russes, mais la garnison d'Erzeroum, que les Turcs avaient engagée dans cette bataille, a été fortement éprouvée.

Actuellement, les forces ottomanes n'ont plus aucune valeur militaire et, de plus, les Turcs ne peuvent pas amener de renforts à bref délai.

La garnison d'Erzeroum ne compte plus que 30.000 miliciens que les instructeurs allemands ne sauront pas former.

NOS LEADERS

L'exode

Voici cinq ans passés, sur un signal parti de Constantinople et, dit-on, du palais même du sultan, les Kurdes et les Turcs se ruèrent sur les populations arméniennes de la Cilicie, et, par le fer et le feu, tentèrent de les exterminer. Il y eut là des scènes d'une barbarie que l'on croyait inégalables — mais l'on sait à présent que les inventions des sauvages sont dépassées en horreur par les trahisons de civilisés qui ont fait de l'incendie, du viol et de l'assassinat l'objet de leur culture. Des populations paisibles et désarmées, des marchands à leurs comptoirs, des cultivateurs sur leur charue, des femmes à leur métier, des enfants dans leur école, furent dévalisés, torturés, massacrés; puis le feu, largement arrosé de pétrole, purifia tout.

Pourtant, entre les massacreurs et les victimes, des hommes et des femmes d'Occident étaient jetés et, au péril de leur vie, ils avaient pris ceux des malheureux qui avaient échappé aux assassins, ils les avaient entraînés vers des maisons sur lesquelles flottait le drapeau aux trois couleurs. Par centaines, par milliers, ils les avaient entassés dans leurs écoles, leurs hôpitaux, leurs chapelles, que le feu menaçait et qu'il devait bientôt dévorer. Ils les avaient nourris en mendiant pour eux; ils les avaient sauvés en les couvrant de leur corps. Le vice-consul de France avait déserté son poste, mais les Jésuites et les sœurs de Saint-Joseph avaient montré qu'à défaut d'employés indigènes, la France trouve pour sauver son honneur des serviteurs dignes d'elle, ceux-là même qu'elle a proscrits.

Ces Jésuites et ces sœurs, l'Académie française les avait acclamés et de même les Lazaristes d'Akhès, les Trappistes de Cheikhli, les Capucins, les sœurs de la Sainte-Famille, les sœurs de Saint-Joseph, de l'Apparition d'Antioche, de Tarse, de Khodubek, de Mersine. Tous avaient bien mérité de la France en portant haut l'étendard de notre civilisation, faite de douceur et de pitié, d'héroïsme tranquille et de volonté inébranlable. Ce n'était plus ici par la furie française qu'il fallait combattre et vaincre, mais par la patience, par une résolution qui dressât comme un rocher la chair humaine. Ils donnèrent un exemple que nos soldats savent si bien suivre.

Dès que les ruines furent refroidies de leurs demeures, de leurs établissements, de leurs chapelles amanties, les Jésuites et les sœurs se remirent à l'œuvre d'aujourd'hui. Ramassant dans les décombres les morceaux de fer et de bois utilisables, ils édifièrent avec des pierres qui n'étaient pas trop calcinées des abris de fortune; car certaines misères n'attendent point et il fallait penser aux orphelins — à les loger, à les vêtir, à les nourrir, à les instruire, et, du jour au lendemain, la ruée reprit l'activité de son travail.

Ce que les congrégations françaises avaient fait en Cilicie pour les Arméniens, elles le firent durant la guerre des Balkans, à Salonique, à Andrinople, dans toutes leurs écoles, leurs hôpitaux, leurs églises, pour les blessés et les réfugiés, celles que fussent leur nationalité et leur religion. Turcs, Grecs, Serbes, Bulgares, les sœurs de Saint-Vincent de Paul et les sœurs Assomptionnistes n'ont connu que des pauvres gens qu'elles devaient soigner, nourrir, soigner, pour l'amour de leur divin Maître. Les Turcs, par centaines, ont été secourus et préservés; ils jurèrent alors leurs grands serments que les sœurs étaient leurs mères et l'on se souvient comme dans son récent discours à l'Académie, M. Maurice Donnay a joliment conté, avec cette grâce retenue et ce sentiment tendre qu'il met à tout ce qu'il écrit, cette histoire qui ajouta au Grand Livre de la charité française une page d'émotion héroïque.

Et c'est pourquoi tous ces Français, toutes ces Françaises ont été chassés de leurs maisons, de leurs écoles et de leurs chapelles, par ces Turcs qu'ils avaient sauvés; c'est pourquoi toutes les maisons françaises ont été saisies et pillées; c'est pourquoi on prit aux religieuses, jusqu'à leurs effets personnels, leurs papiers et notes d'enseignement; c'est pourquoi après des alternatives, des ordres, des contre-ordres ou s'exerçant le génie de l'administration ottomane, presque tous ont été embarqués — et dans quelles conditions! Ceux-là pourtant sont les heureux. Les Jésuites d'Adana, les Lazaristes d'Akhès les Trappistes de Cheikhli ont été internés à Otranto. Sous la pression des neutres, pour faire acte d'une civilisation raffinée, les Juifs-Turcs ont proclamé, ces jours derniers, que tout religieux encore en Turquie pourrait en partir dans un délai de... Mais ce délai a été si bref, qu'il était expiré avant que l'autorisation eût pu parvenir aux intéressés. C'est là

une de ces comédies familiales aux travestissements du Gaben et du Breslau.

L'Allemagne a mené cette affaire, comme les autres. Elle a détruit en quelques semaines les effets d'un labeur de quatre-vingts ans: labeur français, culture française, à laquelle elle compte substituer la noblesse de sa culture; mais en France, nos prêtres et nos sœurs d'Orient, tels qu'au lendemain des massacres d'Adana, se sont remis à l'œuvre. Les Filles de la charité remontant le Rhône s'engrènent dans les ambulances où l'on a besoin d'ordre, d'intelligence, d'assiduité, d'un dévouement de jour et de nuit. Les sœurs de Saint-Joseph de Lyon, l'admirable mère Mélanie à leur tête, ont pris charge, à Saint-Genis-Laval, d'un hôpital de typhiques: « Nous sommes ravies, écrit la mère Mélanie, de nous dépenser un peu pour la patrie tant aimée; quo ne sommes-nous des soldats pour aller au front! » Les missionnaires se font, eux, combattants, brancardiers, aumôniers; entre autres le chancelier de la Faculté de Médecine de Beyrouth, les supérieurs des collèges de Margivan, du Caire et d'Alexandrie. Depuis le début de la guerre vingt-trois Jésuites sont morts au champ d'honneur.

A ceux-là, du moins, on permettra, après la guerre, de rester en France.

Frédéric Masson,
de l'Académie française.

Lire DEMAIN :

Leader : VALENTINE THOMSON.
La Vie féminine.

Un complot contre les alliés échoue à Téhéran

LONDRES, 18 janvier (Dépêche Havas). — On mande de Pétrograd au Daily News que des renseignements viennent d'arriver à Tiflis au sujet d'un complot formé à Téhéran contre le corps diplomatique russe, français et belge et qui, heureusement, a échoué: le seul résultat a été que le nommé Mahmet Khan, propriétaire d'un magasin situé en face de la légation anglaise, a été tué, la veille de Noël, par l'explosion d'une bombe.

L'enquête aurait établi qu'un comité turco-persan avait été créé par les Allemands et les Turcs dans le but d'entraîner la Perse dans la guerre sainte contre la Russie et l'Angleterre.

Le comité se réunissait dans une maison des environs où il fabriquait des bombes. Il avait décidé de jeter ces engins dans les voitures des ministres russe, français et belge au moment où ceux-ci reviendraient du dîner et du bal donné, à l'occasion des fêtes de Noël, à la légation anglaise.

Le complot a été découvert grâce à l'explosion de la bombe survenue chez Mahmet Khan.

La Seine monte

La Seine atteignait hier au pont d'Austerlitz 3 m. 51, et au pont de Bezons 4 m. 20.

On prévoit encore une petite crue du Grand-Morin, une légère recrudescence de l'Yonne et une crue de la Haute-Seine à Bray.

L'HUMOUR ET LA GUERRE



CLASSI 71...

Au printemps, l'Allemagne mettra sur pied un million d'hommes. (Agence Wolff.)

(H. BOGHEAC.)

Échos

Soissons.

Les officiers d'un régiment anglais opérant dans la région de... font — comme tous leurs frères alliés — les vœux les plus fervents pour que Soissons soit, avant peu, délivrée de la dévastatrice menace allemande. Mais, aux souhaits de tous, ils ajoutent une espérance qui leur est personnelle. Depuis un temps qui leur paraît bien long, ils se sont, les uns envers les autres, engagés à écarter de leurs menus le haricot de Soissons, tant que la malheureuse cité ne sera pas définitivement à l'abri des retours offensifs de l'ennemi. Le pacte a été fidèlement observé jusqu'à ce jour, mais notre savoureux fayot fait cruellement défaut aux gourmets officiers britanniques. Qu'une belle victoire, bientôt, les relève de leur serment!

L'œillet royal.

Il est tels prestiges que la haine n'efface pas. Autrichiens et Allemands peuvent détester les Anglais: il n'en est pas moins vrai qu'en plein Marienbad, un Allemand vient d'acheter d'un aubergiste autrichien le squelette d'une fleur que porta, un après-midi... le roi Edouard VII.

Ce jour-là, le roi, venu pour sa cure, faisait sa première sortie en ville. Quand il parut, au perron de l'hôtel, fleuri d'un superbe œillet rouge, tous les élégants coururent dévaliser les fleuristes. En dix minutes, il n'y eut plus à vendre un seul œillet rouge dans Marienbad.

On ne sait pourquoi ce petit incident mondain fit grande sensation, au point que l'hôtelier, fétichiste, réassit, le soir, à s'approprier l'œillet royal. Mieux: il le fit mettre sous verre et suspendre dans le salon d'honneur de son établissement.

Il faut que les temps soient bien durs pour que ce trésor — qui devrait être aujourd'hui maudit là-bas — ait pu céder cinquante malheureux florins.

La créatrice.

Au boulevard. Un jeune directeur de théâtre, accompagnant une artiste, jadis inconnue, mais mise un peu en vedette par un rôle à succès, avant la guerre. Vient à passer, en capitaine d'infanterie, et le bras en écharpe, un auteur qui « faisait dans le genre drôle », trousseait des revues pimpantes, rimait gaiement le couplet, au temps où Paris s'amusait de spirituelles niaiseries.

Directeur et auteur se connaissent. Présentation de la jeune personne: « Mlle Z..., la créatrice de... » Mais l'artiste, interrompant: « A demain, je file à mon ouvrage. » L'officier, ex-revue, à compris la discrétion de l'ex-cabotine. Fini le temps des gloires faciles, des triomphes du plateau. Grave, il salua, non plus la créatrice de la pièce oubliée, mais une bonne petite Française qui s'en va travailler pour la patrie.

Quarante siècles.

Des troupes australiennes et anglaises campent aujourd'hui sur ce point du désert où Bonaparte, devant les Pyramides, évoqua pour ses soldats quarante siècles d'histoire. Comme autant de pyramides minuscules, les tentes entourent leurs grandes sœurs de pierre, et ce fut, l'autre matin, un spectacle bien curieux que celui où l'on vit sortir de leurs abris tous les soldats de Sa Majesté britannique, pour écouter, compagnie par compagnie, un rapport où les autorités militaires, avec un tact parfait, rappelaient les temps lointains, et, saluant la mémoire d'un grand chef, réadaptaient sa belle métaphore aux circonstances actuelles. Mais les Australiens, gens exacts, ont modifié la parole napoléonienne. Ils disent: « De là-haut, quarante et un siècles nous contemplent. »

La dernière retouche.

C'est dans l'une de ces maisons, genre Maison du Passé, qu'occupent et réoccupent les Allemands et les Français. Sur le mur de la grand-salle, un Prussien a dessiné au charbon une tête de kaiser.

Nous prenons la maison le lendemain et un Parisien, effaçant Guillaume II, lui substitue un Joffre souriant. Le sort des armes rend aux Allemands la maison pour quarante-huit heures, si bien que, lorsque nous y retournons, notre caricaturiste voit réapparaître sur la chaux un empereur grimacant. Alors, il ne prend pas la peine d'effacer; sous l'effigie casquée, il crayonne seulement: « Une dernière retouche sera prochainement faite à ce vilain portrait. » Dans la nuit, nous rendons la bicoque à l'ennemi. Mais, à l'aube, notre artillerie emporte le mur de face, et quand les fantassins de France s'avancent sur les ruines, le dessinateur qui avait promis une « retouche », vérifie, au nombre des cadavres, que la retouche a été bien faite.

C'est tout naturel!

Le conseil de la Société nationale d'acclimatation, présidé par M. Edmond Perrier, membre de l'Institut, vient de voter de ses listes tous les Allemands et Autrichiens. Rien de plus naturel. Ces gens, insinuants et très espions, s'étaient trop acclimatés chez nous.

LA GUERRE AERIENNE

Par trois fois, Gilbert descend un taube

Le 11 janvier, un Albatros, volant à 2.800 mètres, est chassé au-dessus d'Arras par un avion qui le force à retourner dans ses lignes.

Dans la nuit du 12 au 13, une escadrille bombarde la gare de Noyon, très éclairée, en y lançant 14 obus.

Le 13, bombardement, par avion, de la voie ferrée Allkirch-Carlsruhe, en Alsace, et de la gare de Remilly-sur-Nied, en Lorraine. Le même jour, deux avions donnent la chasse à un appareil allemand qui se dirigeait sur Nancy.

Une lettre venue de Lorraine a confirmé l'efficacité du bombardement exécuté à Remilly le 27 décembre. Quelques soldats ont été tués, la voie ferrée entre Remilly et Beaudreville a été démolie.

Enfin, le pilote Gilbert et le lieutenant de Puechredon ont abattu un avion ennemi dans des circonstances qui valent d'être relatées.

Le pilote Gilbert et le lieutenant de Puechredon, observateur, se trouvaient, le 10 janvier, près de Chaulmieu, rentrant de reconnaissance, lorsqu'ils aperçurent un avion ennemi se dirigeant sur Amiens.

Ils le poursuivirent en prenant de la hauteur afin de le dépasser sans être vus. Non loin d'Amiens, ils le rattrapèrent, le coupèrent, et l'observateur tira quatre balles de sa carabine. Deux de ces balles tuèrent l'observateur ennemi, lieutenant de Falkenstein (et non pas de Falkenhayn, comme il a été dit à tort). La troisième balle atteignit le pilote Keller au cou; la quatrième perça le radiateur.

Le pilote, blessé, atterrit aussitôt et fut fait prisonnier.

C'est la troisième fois que le sergent Gilbert, qui a déjà reçu la médaille militaire, réussit à descendre des appareils ennemis.

La première fois, le 2 novembre, au cours d'une reconnaissance avec le capitaine de Vergnolle, commandant l'escadrille comme observateur, il avait pris en chasse un avion au-dessus des lignes ennemies, et trois balles ayant été tirées, l'appareil (son pilote ayant été sérieusement atteint sans doute) avait disparu par un vol excessivement piqué et s'était abattu dans un champ où il a paru écrasé.

La deuxième fois, avec son mécanicien Bayle comme tirreur, Gilbert avait obtenu le même succès entre Albert et Bapaume. Les deux fois l'appareil ennemi était tombé dans ses lignes, ce qui n'a pas permis d'avoir les preuves matérielles de sa destruction, mais, pilotes et passagers ainsi que les spectateurs, qui ont pu assister aux duels aériens, sont maintenant sûrs de la réussite. Cette fois, la preuve matérielle existe.

L'attitude du Vatican

On télégraphie de Rome à la Croix, de Paris, le 15 janvier :

L'Osservatore Romano commente, ce soir, le communiqué énergique qui blâme nettement, hier soir, la campagne passionnée du *Boston* et du *Halo*. Cette note, explique-t-il, doit être considérée comme un blâme sévère pour une certaine presse qui se dit catholique et veut être considérée comme telle, et qui tient cependant un langage absolument indigne de qui veut vraiment combattre sous notre drapeau.

La question est de si haute importance et le fait de si grande gravité, que l'Osservatore sent le devoir d'y insister pour renouveler sa désapprobation, écho fidèle et interprète autorisé de celle du Saint-Siège.

Ce significatif article de l'Osservatore dissipe l'équivoque que les violence du *Boston* et du *Halo* contre les puissances de la Triple-Entente avaient réussi à créer. Ces deux journaux se donnent comme catholiques proudhonniens, qui ont pu assister aux duels aériens, sont maintenant sûrs de la réussite. Cette fois, la preuve matérielle existe.

Le pape ordonne des prières pour la paix

Rome, 18 janvier (Dépêche Havas). — L'Osservatore Romano publie la note suivante :

« Le Pape, par décret, a ordonné que des prières spéciales pour la paix soient dites à jours fixes selon une formule spéciale. Il a fixé pour toutes les églises métropolitaines, cathédrales ou paroissiales d'Europe, la date du 7 février, et pour celles des autres continents la date du 21 mars.

Des cérémonies spéciales seront célébrées le dimanche de la Passion. »

L'Osservatore Romano publie le texte du décret et celui de la prière.

Cinq vapeurs allemands coulés

Londres, 18 janvier (Dépêche Havas). — Le Morning Post publie une dépêche de Stockholm signalant que pendant la dernière quinzaine, cinq grands vapeurs allemands ont été coulés par des mines, dans la mer Baltique, avec leurs équipages et leur cargaison.

• DERNIÈRE HEURE •

Le roi d'Italie chez les sinistrés

ROME, 18 janvier (Dépêche Havas). — Le roi est parti ce matin pour visiter de nouveau les localités éprouvées par le tremblement de terre.

La reine a envoyé un train entier de vêtements, d'approvisionnement et de remèdes.

Le train, qui est parti ce matin, emportait plusieurs personnes sous la direction du comte Camillo, gentilhomme de la cour, qui sont chargées de distribuer des secours en nature et des subsides.

Le *Messaggero* signale la belle conduite des députés Bissolati, Ruffi, Comandini, Vignola et des marins de l'escadre de secours envoyés par la Chambre, qui, pleins d'abnégation, se sont rendus sur les lieux du sinistre et ont aidé de leurs propres mains aux travaux de sauvetage, portant partout aide et réconfort.

Le *Messaggero* ajoute que les députés Valentini, Veroni, Lapagna, Berlinieri, Arduzzese, Sironi, Medici, Soleri et Tortorelli sont allés à Avezzano aider également aux travaux de sauvetage.

Le *Corriere d'Italia*, de son côté, dit que les députés Dipakina, Ciarone et Cabrimi se sont rendus sur les lieux du sinistre.

Sur les ruines d'Avezzano

AVEZZANO, 18 janvier (Dépêche Havas). — Le roi est arrivé en automobile à midi; il a été reçu par M. Ciuffelli, ministre des Travaux publics, qui venait de visiter Celano et Pescina. Il est reparti pour visiter la région ravagée par le sinistre. D'autres automobiles royales parcourent toute la zone sinistrée, portant partout des secours.

Deux Italiens disparus

ROME, 18 janvier (Dépêche particulière d'« Excelsior »). — On est très inquiet, à Rome, sur le sort de deux fonctionnaires italiens qui étaient partis de Smyrne, le 31 octobre de l'année dernière, pour l'Italie, et dont on n'a plus aucune nouvelle. Il s'agit du chevalier Jossati, qui était directeur du bureau postal italien de Smyrne, et du contrôleur chevalier Maggiorio, frère du général. Il paraît que les autorités turques auraient empêché le départ des deux fonctionnaires qui auraient été arrêtés. En tout cas, le gouvernement italien va faire des démarches très énergiques à Constantinople pour savoir ce qu'il est advenu de M. Jossati et de M. Maggiorio. (Il Secolo, de Milan.)

La conférence de Copenhague

COPENHAGUE, 18 janvier (Dépêche Havas). — La conférence internationale socialiste pour la paix s'est ouverte aujourd'hui; y assistent seize délégués de chacun des pays suivants : Danemark, Suède, Norvège, Hollande.

Cun des pays suivants : Danemark, Suède, Norvège, Finlande, a prononcé le discours inaugural, qu'il a terminé en exprimant l'espoir que la conférence pourra contribuer à modifier la situation présente et à créer la fraternité des peuples.

Il a reçu des félicitations de M. Camille Huysmans et des présidents des partis socialistes de la Suisse allemande, de l'organe du parti socialiste d'Angleterre, le Labour party, et du parti socialiste de France.

Mères douloureuses, espérez!

TOULON, 18 janvier (Dépêche Havas). — Récentement une communication officielle rappelait aux familles qu'elles ne devaient pas perdre tout espoir, même si elles n'avaient pas reçu, depuis le début de la campagne, des nouvelles de ceux de leurs parents envoyés sur le front.

Voici un fait à l'appui de cette communication : Mme Michel, demeurant 6, rue de la Pongassière, à Toulon, était sans nouvelle, depuis la deuxième semaine de la guerre, de son fils, incorporé à la 12^e compagnie du 114^e régiment de ligne. Or, elle a reçu hier une lettre lui annonçant qu'il est prisonnier en Allemagne et qu'il n'avait pu écrire jusqu'à présent.

Le mauvais temps

TOULON, 18 janvier (Dépêche Havas). — Depuis trois jours, le mauvais temps persiste sur tout le littoral, dans la région du Sud, le froid sévit d'une façon anormale.

La tempête et le mistral ont causé des dégâts matériels dans le port.

Les braves

Par décision ministérielle du 15 janvier 1915, une médaille d'honneur en or des épidémies a été décernée à Mme Horvay, infirmière-major à l'hôpital auxiliaire le Saint-Jean-Pied-de-Port, qui a contracté une fièvre typhoïde grave en donnant ses soins aux malades militaires.

Les maladies éprouvent l'armée allemande

AMSTERDAM, 18 janvier (Dépêche Havas). — Dans son numéro du 11 janvier, le *Telegraaf* publie l'information suivante datée de Bruxelles :

« Depuis quelque temps, l'armée allemande est fortement éprouvée par le typhus et la pneumonie. La preuve que le typhus règne à l'état épidémique est, entre autres, fournie par le fait que, dans le couvent de Froyennes (un village situé près de la frontière belge), appartenant à des religieux français, 700 lits ont été affectés uniquement au traitement des soldats allemands atteints par le typhus ou la pneumonie. Il y a une mortalité quotidienne de cinq hommes. La commission sanitaire du Haut-Rhin s'est adressée aux autorités allemandes afin que l'on prenne des mesures en vue d'enrayer le danger dont la population avoisinante est menacée. »

Comment nous les traitons

SYDNEY, 18 janvier (Dépêche Havas). — Les Allemands qui ont capitulé à Herberthshöhe (archipel de Bismarck) sont partis pour San-Francisco. Avant leur départ, le docteur Haber, administrateur allemand, a exprimé aux autorités ses remerciements pour la façon bienveillante dont ses nationaux avaient été traités.

Ils dégoutent les Bédouins

LE CAIRE, 18 janvier (Dépêche Havas). — Selon les récits des réfugiés de Syrie, les soldats turcs sont dans un état d'épuisement complet. Ils sont sans nourriture, sans vêtements et sans chaussures. Leurs chameaux sont mourants. Vingt-cinq mille Bédouins, recrutés à Hebron, sont repartis dans leurs foyers après trois jours, complètement dégoutés et déclarant que le conflit actuel n'est pas une guerre sainte.

Un vif mécontentement règne parmi les troupes, spécialement parmi celles d'Anatolie.

Explosion dans une mine anglaise

LONDRES, 18 janvier (Dépêche Havas). — L'« Evening Standard » annonce qu'une explosion s'est produite dans la mine Minnie Hammerhead (Stratfordshire). Il y a neuf tués et quelques blessés.

ACHETEZ DU BON LAIT

Il est toujours important pour la santé d'avoir du lait pur et naturel, ce qui est particulièrement difficile dans les circonstances actuelles. Le *Lait condensé* (concentré) fabriqué par les Usines Nestlé en Suisse. (Exiger les marques « Nestlé ou La Laitière ») donne à cet égard toute sécurité; il ne contient que le lait pur, riche de toute sa crème, et du sucre. Il est économique et d'un emploi facile.

En Vente dans toutes les Pharmacies, Herboristeries et bonnes Epicerie.

Dépot pour le gros : Maison Henri Nestlé, 46, Rue du Parc-Royal, Paris.

ÉLIXIR COMBIER

DÉLICIEUSE LIQUEUR (Saumur)

à PARIS, Rue St-Augustin, n° 22

La Presse française et étrangère

Stations de repos

Le Bulletin officiel du parti républicain démocratique, constatant que la guerre actuelle est surtout une guerre d'usure dont l'issue sera surtout déterminée par l'épuisement final d'un des deux belligérants, préconise la création de « stations de repos, où les militaires déprimés seraient pendant quelques jours soumis à un régime fortifiant ».

Ces stations de repos diffèrent essentiellement des ambulances et des hôpitaux auxiliaires. Elles ne comporteraient ni salles d'opérations, ni personnel médical nombreux. Un médecin-major pour quatre à cinq cents hommes, et quelques infirmiers, assureraient les soins médicaux nécessaires. Ce sont plutôt les conditions de vie confortables et paisibles qui seraient assurées dans les stations de repos.

Le couchage des militaires dans les stations de repos peut être assuré par les moyens que l'on trouve sur place. Dans les villes et villages du vignoble champenois, les locaux utilisés pour loger les vendangeurs conviennent parfaitement.

Toute station de repos devrait comporter comme annexe des ateliers de cordonniers, selliers, tailleurs, où les équipements seraient visités, nettoyés, réparés et remis en bon état. Par ce moyen, les hommes qui repartiraient sur le front seraient munis d'un équipement et de vêtements capables de fournir encore un excellent service.

La question de l'or

Il n'y a pas que le cuivre qui fasse défaut aux Allemands. Ils manquent également d'or, de cet or qui est le nerf de la guerre. M. Maurice Schwob écrit à ce propos dans le *Phare de la Loire* :

La France, l'Angleterre et la Russie détiennent la plus grosse part de l'or du monde, et elles n'ont jamais abusé de cette puissance ; on ne les y forcera pas...

Pendant ce temps, la réserve allemande s'épuise. Il faut de l'or pour acheter les contrebandes dans les pays neutres et pour payer le cuivre au quintuple de sa valeur.

Alors, on en cherche. Que ne peut-on se servir, à Wagner, de « l'Or du Rhin », ce Rhin allemand dont les Français approchent !

Guillaume a eu un trait de génie. Après la craie de fer aux hommes, l'anneau de fer aux femmes. Le gouvernement allemand demande à toutes les femmes mariées de donner leurs alliances en or, qu'on remplacera par un anneau de fer, signe visible de leur sacrifice et de leur discipline.

L'année 1915 sera pour l'Allemagne la millénaire de l'Anneau de fer, celui qui se resserre chaque jour autour d'elle et finira par l'étouffer.

Ils achèvent leurs blessés

M. André Fage a recueilli, de la bouche d'une Lilloise, d'intéressants renseignements sur l'occupation allemande dans le chef-lieu du département du Nord. De cette conversation, qu'il reproduit dans le *Bulletin des réfugiés du département du Nord*, nous détachons les lignes suivantes :

La population masculine n'a pas diminué depuis le début de l'occupation. Mais quand Mme X... a quitté Lille, on voyait d'apposer sur les murs de la ville une affiche enjoignant à TOUS les hommes restant à Lille de se faire inscrire à la mairie du 6 au 10 janvier. Pour quoi en faire ?

Déjà, dans la banlieue, à Mons-en-Barœul notamment, les Allemands avaient levé une certaine quantité d'hommes pour brûler leurs cadavres. C'est une œuvre horrible. Un des hommes qui y furent employés a affirmé à Mme X... qu'il avait lui-même enterré des soldats allemands qui n'étaient pas encore morts, mais qui avaient des blessures mortelles. Des officiers les achevaient devant lui et lui firent jeter sur eux de la chaux vive.

Les cadavres qui ne sont pas enterrés autour de Lille sont brûlés par quatre et expédiés en Allemagne.

Princes belges de sang français

On lit dans le *Petit Belge de Normandie*, sous la signature de M. Fernand Halley :

Les princes royaux de Belgique auront connu très jeunes ce mal douloureux qu'est l'exil loin de la patrie en deuil et de parents bien-aimés ; du moins ils ont reçu, au pays de la noblesse et hospitalière Angleterre, l'accueil le plus chaleureux et le plus doux qu'il soit possible.

Aussi, on a pu voir, le 15 novembre dernier, à la cathédrale de Westminster, lors de la messe pontificale célébrée par Mgr Bourne, pour la fête de leur père, les nombreuses personnalités anglaises et françaises qui se pressaient autour des nobilités belges réfugiées à Londres, souligner, à l'entrée et à la sortie, les enfants royaux de Belgique.

Et ils auront compris alors, malgré leur jeune âge, combien était grande la sympathie qui montait vers eux ; combien était sincère l'amitié qui leur était témoignée dans leur exil passager ; et plus tard, ce sera, pour leur jeune mémoire, un inoubliable souvenir, au milieu des épreuves traversées.

EXCELSIOR rétribue selon la place qu'elles occupent les photographies d'actualité qui lui sont adressées immédiatement et sans aucun retard par ses lecteurs.

La version allemande

d'après le « Times »

Le raid sur Douvres.

Sous la manchette : « Une escadre aérienne allemande au-dessus de la côte anglaise ; seize avions bombardant Douvres », la *Gazette de France* annonce que « les avions allemands ont volé jusqu'à Douvres, où ils ont jeté plusieurs bombes ». Inutile de relever le caractère fantaisiste de cette déclaration, puisque les avions allemands ne dépasseront pas les côtes françaises ; mais la feuille d'outre-Rhin continue :

Une de nos escadres aériennes a visité la côte britannique. Les journaux et les experts anglais ont crié par-dessus les toits à tout le monde que l'innocuité de la flotte d'avions allemands a été démontrée par l'efficacité de la démonstration anglaise à Loughven, avec croisière et avions. Le fait que les Anglais ont perdu plusieurs hydravions dans la base allemande, et que leurs navires y ont été atteints par des obus, leur semble avoir aussi peu d'importance que l'impossibilité de l'escadre anglaise de s'approcher de nos côtes. Il s'ensuit donc que notre flotte aérienne, en repoussant cette attaque, a déjà fait ses preuves comme instrument redoutable offensif ou défensif. Le vol au-dessus de la Manche n'a pas été le raid audacieux de quelque aviateur heureux, mais bien une attaque systématique, exécutée en ordre parfait de combat, par une escadre de seize avions. Si le véritable but — Londres — n'a pas été atteint, ce résultat n'est certainement pas imputable aux fortifications de la côte britannique, mais au brouillard épais, qui a grandement gêné l'opération. Reste cependant acquis un résultat important : le bombardement de Douvres ; et on comprendra facilement la terreur inspirée par notre raid.

La *Nouvelle Presse Libre*, de Vienne, va plus loin : « L'apparition, dit-elle, d'une escadre d'avions allemands au-dessus de l'embouchure de la Tamise inaugure une ère nouvelle et bien inquiétante pour l'Angleterre ».

Fictions allemandes à l'usage des Américains

De la revue hebdomadaire *Fatherland*, organe de la propagande allemande à New-York :

Dernièrement, à Londres, une jeune Anglaise, Kate Hume, fut condamnée pour faux à trois mois de détention dans l'asile (sic), car elle avait falsifié, au début de septembre, des rapports d'atrocités allemandes. Inspirée par une haine lyrique, elle finissait au *Times* deux lettres écrites soi-disant par des prêtres belges, où elle relatait que sa sœur Grace, servante comme indienne en France, avait été terriblement mutilée par des soldats allemands, qui lui auraient coupé les seins. Le *Times* a publié cette histoire, qui a été reproduite par les journaux de New-York. Personne n'osa démentir ces inventions, et on n'apprit la vérité que lorsque Grace Hume, la victime imaginaire, revint chez elle, dans les environs de Londres, en parfait état. Et ce n'est qu'alors seulement que l'on découvrit le faux concernant les prétendues lettres des prêtres.

Nous avons là un exemple caractéristique des méthodes du *Fatherland* qui implore « l'esprit de justice des Américains en faveur de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie ». Naturellement, les faux en question n'ont jamais paru dans le *Times*, et l'histoire est forgée de toutes pièces.

Menaces à l'adresse de la Serbie.

Le major Morali, correspondant militaire du *Berliner Tageblatt*, examine le projet d'attaque combinée austro-allemande sur le front sud.

On annonce une nouvelle offensive contre les Serbes. C'est ce que nous aurions désiré pour des raisons politiques ; mais on ne doit à aucun prix l'entreprendre aux dépens de nos forces opérant en Italie. La Serbie constitue toujours un théâtre secondaire de la guerre, quoique pas aussi secondaire, à vrai dire, que l'enlèvement de notre territoire en Prusse orientale. Si nous ne pouvons pas avancer dans les Balkans sans affaiblir notre armée principale, il sera bien plus sage d'attendre, pour le moment, des succès en Pologne.

Querelles économiques.

Les intérêts économiques rivaux se regardent comme des chiens de faience, en Allemagne. A l'heure qu'il est, les agrariens prennent leurs aises et tirent un grand parti de l'argument que la force de la position actuelle de l'Allemagne est due à ce qu'elle se suffit en grande partie à elle-même. Mais d'autres partis redoutent que les intérêts agrariens restent prédominants même après la guerre, et cela surtout en ce qui concerne les nouveaux tarifs. Le docteur Kiesser, chef de la Hanse, vient de publier la déclaration significative que cette institution prendra soin des intérêts industriels commerciaux. Elle veillera également à ce que « mûrissent en paix les fruits dont les membres de la Ligue ont semé la graine avec leur propre sang ». Il remarque qu'un nombre considérable des traités commerciaux de l'Allemagne sont arrivés à expiration, et que la plupart expireront en 1917, en sorte qu'on ne saurait guère éviter la discussion de tous ces problèmes ardu de politique intérieure. Les principaux organes des classes commerciales et industrielles allemandes prétendent déjà qu'il n'est pas trop tôt pour commencer ces polémiques afin de contrecarrer les efforts des agrariens tendant à maintenir, après la guerre, la position qu'ils ont usurpée jusqu'à ce jour.

La Guerre anecdotique

Un boche pris au lasso

Un sous-lieutenant de bataillon de chasseurs alpins, qui combat dans les tranchées, a conté à un rédacteur de l'*Echo de Paris* cette anecdote :

Depuis déjà plus de trois mois que nous vivons dans nos tranchées des Vosges, il nous est arrivé d'assister à bien des actes d'héroïsme. En voici un nouveau vraiment charmant :

Nous occupons une vaste croupe boisée. Par suite d'un défillement, les Allemands avaient réussi à creuser un boyau aboutissant à quelques mètres de nos tranchées.

Afin de protéger leurs sentinelles, ils avaient installé une sorte de guérite blindée percée de deux petites lucarnes permettant de voir et de tirer.

Cela devenait ennuyeux pour nous.

Hier soir, un de nos hommes, dans la vie civile chanteur à l'Eldorado, se précipita et me demanda l'autorisation d'aller « chercher » le Boche. Je lui accordai sans grand espoir de réussite. Au milieu de la nuit, je le vis sortir de la tranchée et arriver en rampant près de cette guérite. Il lance une forte corde en lasso, revient à la tranchée, tire avec ses camarades, et nous amène un brave Boche, enfoncé dans sa boîte et tout ébahi de ce voyage involontaire.

Lorsque je l'ai félicité, il m'a dit : « C'est surtout pour voir la bonne tête de ce type que j'ai fait cela ! »

Quelle ingéniosité, quelle bonne humeur dans le courage !

Comment les Russes occupent la Galicie

Du *Lokal Anzeiger*, de Berlin :

Un officier russe traverse la rue. Il est coiffé de *la papacha*, le bonnet de fourrure sibérienne. Il croise une dame avec un petit garçon. L'enfant regarde l'officier et dit tout haut à sa mère :

— Regarde, maman, quel affreux Russe !

L'officier entend et sourit. Effrayée, la mère veut s'enfuir, mais l'officier l'a tranquilisée et caresse l'enfant.

Un autre officier, un capitaine, veut acheter du pain. Il demande à une dame de lui indiquer la boulangerie la plus proche.

— Je ne sais pas, répond-elle.

L'officier s'étonne :

— Vous êtes cependant d'ici ?

— Oui !

— Et vous ne savez pas où se trouve une boulangerie ?

— J'ai oublié où demeure le boulanger. Et les larmes aux yeux, elle ajoute qu'elle est veuve de professeur et mère de quatre enfants. Il y a deux jours, elle possédait encore un peu de riz ; la veille, un voisin leur a donné du pain ; depuis, elle et ses enfants n'ont plus rien mangé.

L'officier demande le nom et l'adresse de son interlocutrice.

Au même moment, un convoi de ravitaillement traversait la rue : le capitaine appelle un sous-officier et lui remet un ordre écrit, puis, se tournant vers la dame, il lui remet, en s'excusant, et malgré ses protestations, 10 roubles :

— Moi aussi, je suis marié, explique-t-il, et j'ai des enfants. Je voudrais que, si les mâles se trouvaient dans une situation comme la vôtre, on agit de même avec eux.

Et, lorsque la veuve rentre chez elle, elle trouve huit sacs de farine, deux sacs de pommes de terre, deux pains de sucre, quatre-vingt boîtes de conserves, du pain, du sel et d'autres denrées.

Mais ce n'est pas tout : l'officier avait rapporté le fait au général commandant, celui-ci fit remettre à la veuve 500 couronnes sur les sommes d'argent saisies en Galicie.

La petite marmite française

Du *Phare de la Loire* :

On en revient insensiblement aux procédés classiques de la guerre de siège. En attendant d'utiliser la poudre et l'huile bouillante, les Allemands se servent de projectiles allongés, d'environ 5 centimètres de diamètre et 15 centimètres de long. Ces sortes de grenades, munies d'une courte mèche, sont lancées dans les tranchées ennemies, soit à la main, soit, lorsque la distance est plus grande, à l'aide d'un appareil spécial — probablement à ressort — car l'on n'entend aucune détonation au départ.

Nos soldats, qui manquent de grenades, ne manquent pas d'ingéniosité : ils se sont mis à fabriquer des projectiles analogues et qui sont, paraît-il, d'une efficacité remarquable. Toutes les boîtes de conserves — bœuf, sardines, thon, foie gras — après avoir été naturellement délestées de leurs saveurs, contiennent des bourrées de pétards de dynamite, de pierres ramassées dans les tranchées, de vieux clous, de balles de schrapnell. La mèche, constituée par un cordon Blackford, est fort courte : elle ne doit pas brûler plus de cinq à six secondes, car, autrement, les Allemands auraient le temps de renvoyer le projectile avant qu'il n'explose.

Le tout, bien serré, ficelé à la diable, a un aspect peu guerrier, certes, mais il produit des effets terribles.

Dès la mèche allumée, la petite marmite est rapidement et adroitement projetée hors de la tranchée et va généralement tomber en plein dans le terrier ennemi, où elle éclate avec un épouvantable fracas, semant partout sa mitraille. Il est bien rare qu'à ce moment quelque Boche affolé ne laisse passer un bouillonnement ou de nez au-dessus du sol, et nos tireurs embusqués n'attendent que cette occasion pour faire mouche.

Les effets du bombardement de Papeete par deux croiseurs allemands



ASPECT DES MAGASINS LONGEANT LES QUAIS



LE CHARGOT WALKURENE DE LA "ZELEE"
COULE PAR LES CROISSEURS ALLEMANDS



LA SECTION DES CANONS A TIR RAPIDE MONTES SUR AUTOS

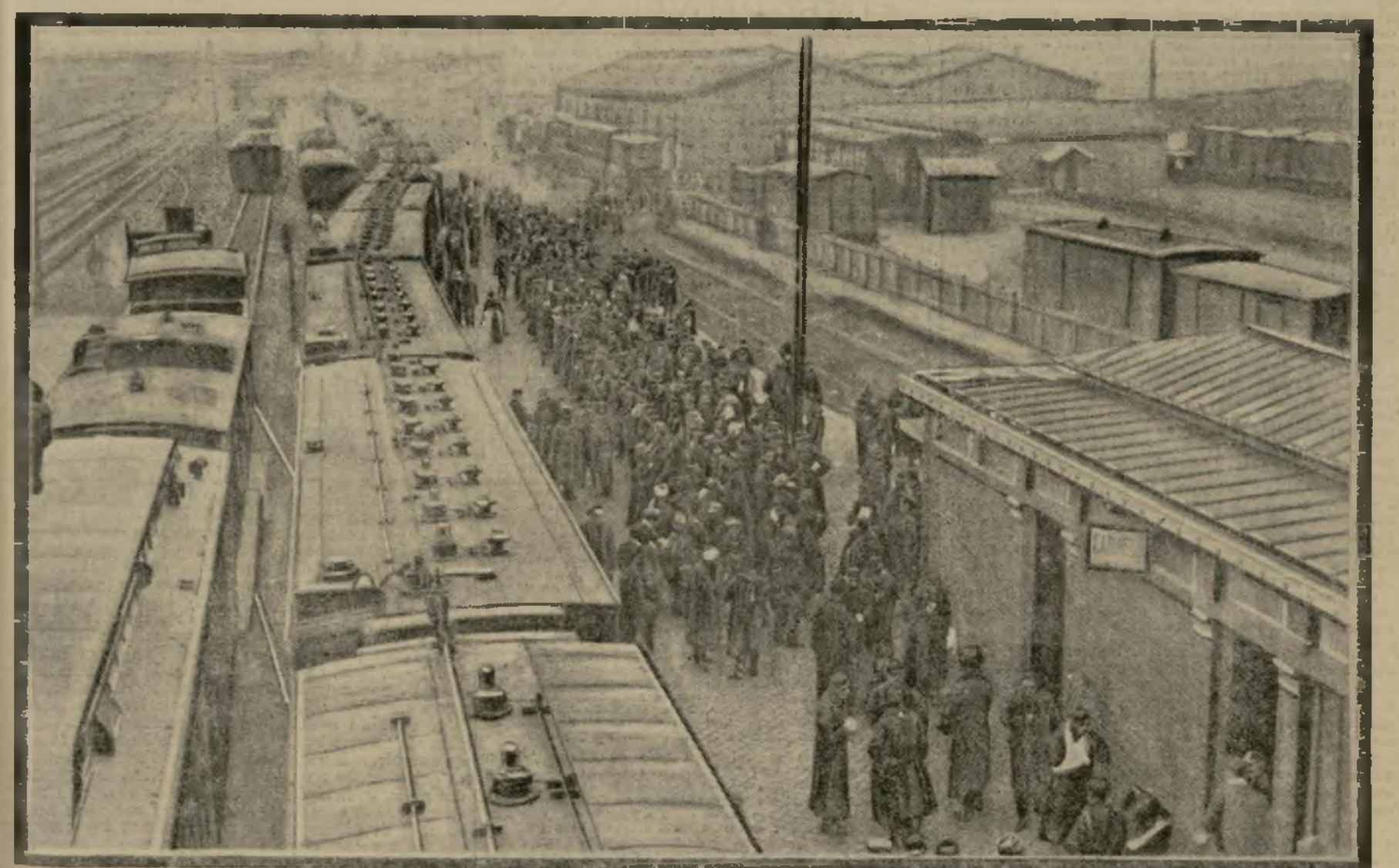
Papeete, capitale de Tahiti, a connu, elle aussi, les horreurs de la grande guerre. On sait, en effet, que le 22 septembre dernier deux croiseurs allemands, les deux plus fortes unités de la division de Chine, se présentèrent devant la ville. Un bombardement en règle du port commença aussitôt. Papeete ne reçut pas moins de deux cents obus en quatre heures de temps. A la fin de cette canonnade terrible, les décombres de ses murailles légères, de ses toitures de tôle ondulée jonchaient le sol de toutes parts. (Phot. Bopp.)

Un réseau de fils de fer barbelés



On sait que la plupart des tranchées sont protégées par des réseaux de fils de fer barbelés. Cette photographie permet de se rendre compte combien, au moment de l'assaut, il est difficile à l'ennemi d'enlever nos positions.

Un convoi de blessés belges à Calais



Un convoi de blessés belges vient d'arriver en gare de Calais. Ces braves ont pris part aux récents combats qui se déroulèrent dernièrement dans la région d'Ypres et au cours desquels l'ennemi subit des pertes sérieuses.

La Reprise des Affaires

Le règlement des loyers en 1871

Chaque jour la question des loyers soulève de nouveaux conflits entre propriétaires et locataires et les audiences de justice de paix suffisent à peine à la tâche de régler ces innombrables différends.

Cela tient surtout au manque de précisions que l'on peut constater dans les différents moratoriums qui se suivent et ne se ressemblent que sous le rapport de leur obscurité.

Pour lâcher de jeter un peu de clarté sur la question, nous allons examiner ce qui s'est passé à la fin de la guerre de 1870-1871.

Par une loi en date du 21 avril 1871, le gouvernement de la Défense nationale est chargé de faire liquider les litiges relatifs aux loyers survenus du fait de la guerre et du siège.

Les articles 1, 2, 3 et 4 traitent de la constitution, dans chaque arrondissement de Paris et dans chaque canton du département de la Seine, de jurys spéciaux composés de deux propriétaires d'immeubles et de deux locataires, présidés par le juge de paix, son suppléant ou toute autre personne désignée par le président du tribunal civil.

L'article 5, qui définit les attributions de ces jurys, doit être cité :

Art. 5. — Les jurys spéciaux auront la faculté d'accorder sur les prix des loyers de l'année ci-dessus, quelle que soit la nature des locations, des réductions proportionnelles au temps pendant lequel les locataires auront été privés matériellement du tout ou partie des lieux loués.

Si les locations ont un caractère industriel ou commercial, ils pourront accorder des réductions proportionnelles au temps pendant lequel les locataires auront subi, par suite des événements du siège, une privation ou une diminution dans la jouissance industrielle ou commerciale prévue par les parties.

Lorsqu'il n'y aura eu ni diminution, ni altération de jouissance, ils ne pourront accorder que des délais.

Les délais accordés par les jurys spéciaux n'excéderont pas deux ans, à moins que la location faite par écrit ne doive prendre fin qu'après un laps de plus de deux années. Dans ce dernier cas, les délais pourront être étendus à une durée égale à celle de la location, mais les sommes restant dues au delà du terme de deux années seront le droit productif d'intérêt au taux de 5 0/0 l'an.

Les paiements différés pourront être divisés en fractions exigibles à diverses échéances consécutives, et réglés en billets à ordre correspondant à ces échéances. Ces billets n'opèrent pas novations et le propriétaire conserve son privilège sur les meubles garnissant les lieux loués.

Les articles 6 et 7 précisent les droits du propriétaire sur les meubles garnissant les lieux loués au cas : 1° où leur valeur excède le montant de la créance; 2° où le locataire omet de se libérer de l'un des termes de paiement.

Voici l'article 8, qui règle la question des petits loyers :

Art. 8. — Dans le cas où le département de la Seine, qui y est d'avance autorisé, consentait à payer à tous les propriétaires de logements, dont le prix annuel est de 600 francs au moins, le tiers de ce qui leur restera dû par les locataires sur les termes échus en septembre 1870, janvier et avril 1871, sous la double condition que les propriétaires donneront quittance définitive et maintiendront leurs locataires en possession pour le terme d'avril à juillet prochain, l'Etat participerait pour un tiers dans ces paiements, sans que cette participation puisse excéder 10,000,000 de francs.

Les locataires qui auront profité du bénéfice du paragraphe précédent devront acquitter exactement le terme de juillet 1871 à son échéance, sous peine d'expulsion sans congé préalable et sur simple ordre du juge de paix.

Les propriétaires ou locataires qui feroient de fausses déclarations en vue d'obtenir ou de faire obtenir une indemnité supérieure à celle à laquelle les propriétaires auront droit seront poursuivis devant les tribunaux correctionnels et passibles des peines portées à l'article 403 du Code pénal ; l'article 463 du Code pénal sera applicable.

Les propriétaires qui n'accepteraient pas ce règlement devront porter leurs réclamations devant les jurys spéciaux, conformément aux articles précédents.

L'article 8 traite de la résiliation des baux, l'article 10 des délais dans lesquels propriétaires et locataires devront présenter leurs réclamations et l'article 11 de l'exonération des droits de timbre et d'enregistrement pour tous les actes occasionnés par l'exécution de cette loi.

Nous nous empressons de déclarer que cette loi ne présente qu'une valeur documentaire et qu'elle n'est en aucune façon, quant à présent, applicable aux circonstances actuelles.

En effet, l'investissement et le bombardement de Paris avaient alors compliqué de façon notable les conditions d'existence des habitants et nous pouvons être certain que le danger de semblables événements n'est plus à craindre dans la guerre actuelle.

Par contre, la mobilisation était moins générale et des relations économiques moins perturbées que dans la présente guerre.

Mais il serait nécessaire que l'on profitât de la ses-

sion parlementaire pour préciser très nettement la situation faite après la victoire aux locataires et aux propriétaires; les délais qui seront accordés pour le paiement des loyers, les conditions et les propositions de la participation de l'Etat dans certains cas tels que la mort au champ d'honneur du chef de famille.

Propriétaires et locataires ne pourraient qu'être satisfaits de savoir exactement à quoi s'en tenir.

Em. Fourmond.

N'exagérons pas

Une très importante Société commerciale française, ayant son siège social à Paris, son usine dans la banlieue, des succursales à Lyon et Bordeaux et des filiales à Londres et à Francfort, avait fait récemment, par circulaires, des offres de services aux municipalités pour les articles nécessaires à ces administrations.

Un maire, qui se trouve être à la fois sénateur, a cru devoir répondre par une protestation indignée où il priait cette maison d'aller faire en Allemagne ses offres de services.

La maison lui a fort spirituellement et fort judicieusement répondu qu'elle se glorifiait d'avoir été une des rares firmes françaises qui ait pu arriver à écarter des produits français en Allemagne, au lieu de se contenter de génier sur la concurrence boche.

Le fait n'aurait, en lui-même, qu'une importance très minime s'il n'était symptomatique d'un état d'esprit déplorablement étroit que nous n'aurions pas cru rencontrer dans un membre du Parlement. Nous espérons que ses collègues comprennent mieux nos véritables intérêts nationaux qui ne consistent pas seulement à protéger notre commerce intérieur, mais également à favoriser par tous les moyens possibles notre exportation, pour lutter contre la concurrence allemande d'hier et contre la concurrence américaine de demain.

Le gouvernement s'efforce avec juste raison d'encourager la reprise des affaires. Il serait regrettable que ses bonnes intentions, comme celles de nos industriels et commerçants se trouvent entravées par des autorités subalternes qui essaient, dans un esprit de surenchère patriotique déplacé, de jeter la suspicion sur des compatriotes et d'empêcher à la fois notre commerce intérieur et nos transactions extérieures.

INFORMATIONS

A propos des loyers. — Une association des locataires vient d'être fondée par notre confrère M. Colmeau, sous le titre « La Mutuelle des Locataires ». Elle a pour but de conseiller, renseigner, représenter et défendre les locataires dans leurs rapports, soit avec leur propriétaire, soit avec leurs sous-locataires, et de mettre à l'étude des questions tendant à diminuer les charges qui grèvent la location en général.

Cette association sera guidée et dirigée par des hommes d'une expérience éprouvée, restant uniquement sur le terrain légal et d'équité. Elle pourra rendre de grands services, surtout dans les circonstances actuelles. Son siège est 78, rue Marmousselle (15^e arrondissement). Ses bureaux sont ouverts tous les jours de la semaine.

Au conseil supérieur du travail. — Dans sa dernière séance, la promotion permanente du conseil supérieur du travail, dans le but de retirer de la rue des enfants qui, par suite de la fermeture d'établissements, n'ont pas d'occupation, a émis le vœu que les manufactures et ateliers de l'Etat qui, ordinairement, ne reçoivent pas d'apprentis, soient autorisés, au moins pendant la durée de la guerre, à prendre des enfants de treize à seize ans. Elle exprime également le désir, en raison des événements actuels, que les écoles professionnelles de la Ville de Paris et autres, reconnues par l'Etat, prennent les dispositions nécessaires pour verser à la fin de l'année scolaire en cours deux promotions au lieu d'une dans le commerce et l'industrie.

Prêts sur titres, échéances et escomptes. — Le conseil de direction du Comité républicain du commerce, de l'industrie et de l'agriculture a, dans sa dernière séance, adopté les vœux suivants :

Échéances des traites commerciales. — Le comité, prenant acte des indications qui lui ont été rapportées et suivant lesquelles les effets d'une valeur inférieure à 2,000 francs ne seront plus frappés d'intérêts moratoires à Paris et dans le département de la Seine, persiste à penser qu'il y aurait intérêt à ce que les effets moratoires fussent, d'abord, supprimés en quatre portions égales et successives, la formalité de la présentation ne devant être pratiquée qu'une seule fois au moment de la première date d'échéance.

Escompte en banque. — Le comité, prenant en considération les efforts déjà réalisés par la Banque de France et l'aide considérable qu'elle a prêtée, persiste à formuler le vœu de voir favoriser toutes mesures de nature à faciliter par la multiplication des concessions d'escomptes la reprise réelle des affaires.

Prêts sur titres mobiliers. — Le comité est d'avis qu'en cette matière il importe de prendre en considération la situation des parties ; estime que la nature des titres mis en gage, leur valeur, la position des emprunteurs sont autant d'éléments d'appréciation qui doivent être soumis au juge chargé de décider de la réalisation du gage.

Le commissaire général du Canada en France a reçu la dépêche suivante de l'honorable W. J. Roche, M. D., M. P., ministre de l'Intérieur, à Ottawa :

« Une des grandes fabriques d'acier au Canada a obtenu une commande d'un million de dollars pour une espèce spéciale d'acier destinée aux fabricants français et anglais. »

« Les perspectives agricoles de Manitoba pour l'année 1915 sont très encourageantes. Des progrès seront réalisés par des méthodes scientifiques et minutieuses et les résultats financiers encourageront l'agriculture à des efforts plus grands. De bons prix ont été obtenus pour la dernière récolte et on fait des préparatifs en vue d'une production supérieure cette année. »

« Un résultat remarquable des conditions résultant de la guerre a été d'activer l'industrie de la pâte de bois et du papier dans la Colombie britannique. »

Le problème locatif en 1915

Voici, parmi les questions d'actualité intérieure, une de celles qui ont fait couler bien de l'encre, sans que, semble-t-il, sa solution définitive s'en soit trouvée avancée d'un pas, depuis le premier décret du 14 août dernier.

Le gouvernement a estimé nécessaire de publier de nouvelles réglementations : le 1^{er} septembre et le 17 décembre 1914, le 7 de ce mois, enfin. Cette succession de décrets prouve, à elle seule, combien cette question est complexe; le mot « insoluble » me vient même à la plume, je m'arrête, me souvenant de la maxime : « Il n'y a pas de maladies, il n'y a que des malades. »

En matière locative, également, il n'y a pas de question des loyers, mais une foule de questions des loyers; la preuve en est dans les distinctions multiples, et quelquefois subtiles, faites dans les décrets entre les mobilisés et non mobilisés, départements envahis et autres, patentes et particuliers, gros loyers à bail et petits termes.

Sans entrer même dans le détail, on peut admettre que cette question des loyers présente une bien plus grande acuité pour Paris, sa banlieue et les grands centres que dans le reste de la France.

Deux parliis sont en présence. Nous examinerons leurs revendications générales sans entrer dans des cas trop particuliers, et en toute impartialité, nous exposerons la thèse des propriétaires comme celle des locataires. Dans cette étude, nous nous efforcerons de nous rappeler constamment la belle expression du grand homme d'Etat qu'était Ciceron : « Summum jus, summa injuria » — excès de justice, suprême injustice — admise comme principe après lui, par tous les jurisconsultes, et acceptée même par le Droit romain qui ne se piquait pas pourtant d'humanitarisme ni de sensiblerie.

Notre enquête nous a mis en présence de bien des cas intéressants et de bien des situations délicates, angossantes même, tant du côté des propriétaires d'immeubles à petits loyers, dont les revenus constituent leur unique ressource, ou dont les charges familiales étaient considérables, accrues même par la guerre, que du côté des locataires, de quelque catégorie qu'ils fussent.

Il ne faut pas de privilégiés, pas plus en haut qu'en bas, et chacun doit s'attendre à subir pécuniairement le contre-coup de la guerre. Comment cette « carte forcée » va-t-elle être acceptée par tous, sinon joyeusement, tout au moins virilement et patristiquement ? Par la certitude qu'elle sera uniformément et équitablement répartie. Ce ne sont pas des décrets qui pourront donner ce résultat, mais des arrangements amiables faits de concessions réciproques. Comme il faut, toutefois, compter avec les exigences et la mauvaise foi, un organisme arbitral, seul, aura des chances de faire œuvre juste.

Mais, pour cela, il faudra absolument que ce tribunal de concitoyens soit constitué sur des bases qui assurent son indépendance et son impartialité absolues. Je n'aurais pas songé à appuyer sur ce point si un vœu dû à l'initiative de M. Léon Barhier, sénateur de la Seine, émis par le Comité républicain du commerce, de l'industrie et de l'agriculture, n'avait proposé de choisir les arbitres sur la liste des jurés nommés pour le service des expropriations. Cette liste, si mes renseignements sont exacts, renfermerait une grande majorité de propriétaires; son adoption serait donc susceptible de mettre en suspicion les commissions nommées de cette manière, et il me semble bien plus logique de choisir, tant du côté des propriétaires que du côté des locataires, les membres dans des professions aussi rapprochées que possible de celles des parties. Nous dirons pourquoi en conclusion.

Aujourd'hui, nous nous bornerons à signaler une situation toute particulière et typique, celle des locataires d'hôtels meublés. Locataires principaux, patentes généralement au-dessus du maximum de 2,500 francs fixé par le dernier décret. Ils doivent payer leur loyer, mois, de par le décret du 17 décembre dernier. Ils ne peuvent exiger aucun paiement de leurs petits locataires qui, payant à la semaine ou au mois, bénéficient du moratorium. Non seulement ces hôteliers ont un gros loyer, mais ils sont obligés, par la loi, de fournir à leurs locataires, l'eau, l'éclairage, etc., ce qui nécessite un personnel d'entretien, sans parler des patentes, licences, impôts et autres charges. Cette situation, qui nous a été signalée par une association nouvelle de défense des intérêts généraux des locataires, nous paraît digne de remarque, non pas qu'elle soit unique, mais bien parce qu'elle montre combien il est difficile d'arriver, par une réglementation générale, à une solution équitable de la question des loyers.

Nous consacrerons notre prochain article à l'examen des doléances de la propriété.

René Castelneau.

Principaux faits de guerre

du 5 janvier au matin au 15 janvier au soir

La période du 5 au 15 janvier a été, comme la précédente, marquée par un temps déplorable : pluie, neige, vent, brouillard, boue. Les opérations s'en sont trouvées ralenties. Les faits à signaler sont :

1° L'extension et la consolidation de nos succès sur la rive droite de l'Yser entre Saint-Georges et la mer. L'offensive allemande s'était, dans cette région, brisée sur l'Yser. Nous avons conquis, au contraire, un large débouché au nord de la rivière. 2° Les combats autour de Soissons, où notre offensive, brillamment commencée, a été enrayée par la crue de l'Aisne qui a détruit trois ponts ou passerelles et empêché nos renforts de faire face sur la rive droite à une très forte attaque ennemie, d'un repli de moins de 1.000 mètres sur un front de moins de 5 kilomètres.

3° Les nouveaux progrès réalisés par nous dans la région de Perthes et l'insuccès de toutes les contre-attaques ennemies.

4° L'échec des attaques allemandes en Argonne.

5° La continuation et le maintien de nos succès en Haute-Alsace.

NOS SUCCES SUR LA RIVE DROITE DE L'YSER

Il convient de signaler, tout d'abord, l'importance des résultats obtenus par l'effort continu de nos troupes depuis la fin de décembre sur la rive droite de l'Yser.

L'ennemi, à partir du 30, ne contre-attaque plus. Nous leçons désormais un large débouché (de plus de 8 kilomètres) sur la rive droite de l'Yser. Il reste à assurer les communications. C'est à quel point nous nous sommes appliqués, à l'embouchure, d'un pont solide, auquel nos hommes donnent le nom de pont de la crue. Les avions ennemis le repèrent aussitôt. Il est d'ailleurs visible à marée haute pour l'artillerie allemande. Mais tous les efforts de celle-ci sont vains et son tir n'endommage pas le pont. Un bombardement furieux de Neuport-Ville et de Neuport-Bains, complètement vides du reste, sert de représailles à cet insuccès.

Dans les journées suivantes, les troupes progressent dans la direction de Lombardzyde. Ils se rendent maîtres, le 7, d'un mamelon à l'ouest du village, s'y installent et s'y rendent inexpugnables. Le lendemain, ils reprennent une contre-attaque.

Un des agents de liaison, sorti avec un ordre et tombe mort. L'un de ses camarades, d'un geste spontané, s'élance, prend l'ordre et le porte. L'autre, cycliste du colonel, a une jambe broyée par un obus. Il se traîne pourtant jusqu'au pont de commandement et dit, en mourant : « Je suis fier de vous demander seulement de dire chez moi que je suis mort proprement. »

Dans la nuit du 7 au 8, l'ennemi, renouant à nous disputer le débouché, s'est fortifié sur la grande dune en y creusant de nouvelles tranchées, que notre canon a, d'ailleurs, démolies dans la journée. Notre artillerie a enregistré, les jours suivants, d'autres coups heureux, notamment des démolitions d'observatoires. Du 7 au 13, l'artillerie ennemie n'a répondu à notre feu que de façon intermittente.

Notre position sur la rive droite de l'Yser se trouve ainsi assurée par un débouché large et solide. L'Yser qui, dans ce secteur, avait arrêté la grande offensive allemande d'octobre-novembre, n'a pas arrêté la nôtre.

En dehors des résultats importants obtenus, sur la rive droite de l'Yser, la période du 5 au 15 janvier n'a pas été marquée sur notre gauche par des événements importants.

LES COMBATS DE SOISSONS

Les opérations dans la région de Soissons nous ont valu de beaux succès que la crue de l'Aisne et la destruction des ponts et passerelles qui en ont été la conséquence nous ont malheureusement empêchés de poursuivre. L'ennemi a profité de cette situation pour contre-attaquer violemment. Cette contre-attaque, marquée par une lutte très âpre, nous a coûté quelques pièces de gros calibre qui n'ont pu être déplacées et ont été rendues inutilisables. Mais le repli que nous imposait la destruction des ponts s'est effectué en ordre et n'a qu'une portée toute locale.

Les opérations avaient commencé le 8 janvier par une attaque de nos troupes sur le plateau 132 (N.-E. de Soissons).

Cette attaque, exécutée sur un saillant de la ligne allemande, a très bien réussi. Des brèches ont été pratiquées par des détachements de sapeurs sur les réseaux de fils de fer. Un tir très efficace d'une heure et demie a également bouleversé les défenses ennemies.

L'ennemi a été dominé, sur dix points, à 8 h. 15. En quelques minutes et sans grosses pertes, nous avons occupé les tranchées ennemies du saillant et les deux lignes immédiatement en arrière.

Presque aussitôt, l'artillerie allemande a dirigé sur nous un feu violent. A 10 h. 25, l'infanterie ennemie a contre-attaqué. Sa droite seule est arrivée au contact de notre gauche. Ces deux fractions ont violemment combattu pendant toute la journée du 8.

A 13 heures et à 15 heures, le même jour, deux autres contre-attaques, très appuyées par l'artillerie, se sont produites. Celle de 15 heures a été particulièrement chaude. Elle n'a été repoussée que par une vigoureuse attaque à la baïonnette de nos chasseurs. Une centaine d'entre eux, serrés, ont refusé de se rendre et se sont fait tuer jusqu'au dernier en infligeant à l'ennemi de très grosses pertes et en l'empêchant de progresser.

Le 9, dès 5 heures, les Allemands ont renouvelé leurs attaques. Ils ont été partout repoussés, sauf en un point de leur troisième ligne, où ils ont réussi à se réinstaller. A 8 h. 30, un bataillon ennemi qui se préparait à attaquer à son tour est dispersé par notre artillerie.

Toute la journée, les tranchées conquises par nous sont violemment bombardées. Plusieurs d'entre elles sont très bouleversées. Nous travaillons sous le feu à les réparer. Elles sont, ainsi que les intervalles, pleines de cadavres allemands.

Dans la nuit du 9 au 10, deux nouveaux retours offensifs sont encore repoussés.

Le 10, nouveau succès : nous nous proposons, cette fois, comme objectif, les tranchées ennemies prolongeant à l'Est celles que nous avons occupées le 8 et, si possible, les tranchées de seconde ligne correspondantes. L'ennemi devance notre offensive par une attaque que nous repoussons, et nous attaquons aussitôt. Notre infanterie est aidée dans l'assaut par un groupe important de Marocains, dont un état sans nouvelles depuis le 8 et qui, séparé du gros, était resté bloqué dans un coin de la ligne abandonnée. A 15 heures, le saillant est acquis. Nous occupons les deux lignes de tranchées et une partie du bois au Nord-Est.

Le moral des troupes est excellent, malgré des pertes assez sérieuses (346 blessés, le nombre des morts n'étant pas encore connu).

La journée du 11 est marquée, comme les précédentes, par de violents combats. Nous maintenons les positions conquises, sauf un élément de tranchées que le feu de l'ennemi rend inhabitable dans la nuit et que nous récupérons à la nuit. En outre, nous enlevons, complétant notre succès de la veille, les tranchées de la dent de Crouy à l'Est de la route 132. Nous prenons les mitrailleuses, des prisonniers et nous trouvons devant notre front des monceaux de cadavres. Dans la soirée, cependant, une contre-attaque allemande reprend pied dans la partie médiane de cette tranchée.

Le 12, l'ennemi attaque violemment le plateau 132, c'est-à-dire le terrain gagné par nous du 8 au 10. En outre, dans la nuit du 11 au 12, la crue de l'Aisne qui a augmenté, emporte tous les ponts de Villeneuve et de Soissons, à l'exception d'un seul, celle de destruction, coïncidant avec l'attaque allemande, complique notre situation. A 10 heures, les Allemands prennent pied sur la crête du plateau et descendent vers Crouy, en dirigeant sur nos positions un feu d'une extrême violence.

A 11 heures, l'attaque très renforcée débouche sur le plateau 132 à l'Est de la route de Terny. L'organisation défensive a été bouleversée par les deux artilleries. Le colonel commandant le secteur est enseveli dans son poste de commandement. Nos troupes se maintiennent pourtant sur la crête. Mais nos unités sont très épuisées et la rupture des ponts rend difficiles les renforcements. Dès ce moment, nous prenons des mesures pour ramener sur la rive droite de l'Aisne une partie de notre artillerie. Deux pièces ne peuvent être raménées et sont rendues inutilisables.

Le 13, nous contre-attaquons sur le plateau 132. Nous enlevons une tranchée et nous prenons une centaine de prisonniers, ce qui nous permet de continuer notre repli sur la rive gauche. Vers Crouy, les Marocains attaquent avec beaucoup d'entrain. Mais la raideur des pentes et l'épaisseur de la boue arrêtent leur mouvement.

A l'Est, vers Moncel et Sainte-Marguerite, l'ennemi prend l'offensive très violemment. Or, l'arrivée des renforts est de plus en plus retardée. En effet, le pont de radeaux, sur lequel ils devaient passer, est emporté à la dérive par la crue grandissante. Il ne reste plus que le pont de Nenizel et la route qui y accède entourée de deux côtés par l'inondation. Le pont et la route sont sous le feu de l'ennemi.

Les circonstances sont très graves pour nos troupes et les empêchent d'exécuter complètement leur mission. Malgré cela, le mouvement de repli s'exécute en bon ordre dans la nuit du 13 au 14.

L'ennemi, très épuisé, n'essaye pas de nous inquiéter et nous nous installons dans la boue de l'Aisne, enlevant Soissons.

Le 14, une attaque très vive sur Saint-Paul est repoussée. Notre situation s'affaiblit de plus en plus.

Le 15, notre artillerie disperse les rassemblements de l'ennemi qui n'attaque pas.

En résumé, dans ces combats d'une portée toute locale, notre offensive, couronnée d'un plein succès les 8, 9 et 10 janvier, a été enrayée à partir du 11 par la crue de l'Aisne et par la destruction des ponts. L'ennemi en a profité pour nous contre-attaquer très violemment. La contre-attaque avait pour objet de nous acculer à la rivière ou de nous couper : elle n'y a pas réussi. Nous avons ramené toutes nos troupes au point où, en tout état de cause, la destruction des ponts par la crue nous aurait obligés à nous établir.

L'ennemi a essayé, avec insistance et avec violence, de reprendre le terrain qu'il avait perdu dans la région de Perthes. Non seulement nous le lui avons interdit, mais nous avons réalisé de nouveaux progrès.

VIOLENTS COMBATS EN ARGONNE

A l'Ouest du bois de la Grurie, nous avons repoussé plusieurs attaques, le 5, le 6, le 7. Dans la partie Est, plusieurs actions violentes se sont déroulées.

C'est ainsi que nous avons, le 3 janvier, repoussé deux attaques au nord de la Grurie et au nord des mitrailleuses. Les attaques ont commencé avec deux offensives de l'ennemi à Bagatelle et à Fontaine-Madame. Il en est résulté une lutte des plus vives, qui s'est terminée pour nous par un succès.

Aux Fontaineuses, l'attaque commence par l'explosion de huit fourneaux de mines sous les tranchées allemandes. Le régiment italien et un bataillon français se

lancent aussitôt sur ce front de 400 mètres. L'ensemble est enlevé par nous.

Les Italiens, entraînés par leur élan, dépassent de 600 mètres la ligne allemande, sans se préoccuper suffisamment de s'organiser sur le terrain conquis. C'est dans ce bond en avant que l'adjudant-chef Constantin Garibaldi trouve la mort. Ses hommes font prisonniers toute une compagnie, trois officiers, douze sous-officiers, prennent des mitrailleuses et des caissons.

Mais la contre-attaque ennemie, faite d'une organisation suffisante, regagne une partie du terrain conquis. Le bataillon français, qui opérait à côté des Italiens, conserve les 300 mètres de tranchées qu'il avait occupées et fortifiées. La légion italienne est pleine d'enthousiasme et ne demande qu'à recommencer.

Nos canons, au cours de l'attaque, ont détruit trois mitrailleuses ennemies.

Le même jour, à Fontaine-Madame, se livre un violent combat. La journée commence par un bombardement ennemi, bientôt suivi d'une attaque en force par trois bataillons. Après un corps à corps acharné, les Allemands prennent pied dans un de nos hameaux. Mais, à la nuit, nous reprenons le terrain perdu. Nous y trouvons de nombreux cadavres, des sacs à terre, des bouilliers, des armes et des outils.

Du 8 au 10, par un temps de tempête, on s'est violemment battu sur les bords du ruisseau des Meurissans. L'ennemi y a prononcé une attaque très âpre, qui nous a fait fléchir le 8. Nous avons regagné le même jour et les jours suivants une partie du terrain perdu et maintenu toutes nos positions.

Ces combats ont été particulièrement chauds. Nous y avons perdu un certain nombre d'officiers. Mais l'ennemi a subi de grosses pertes et l'élan qu'il avait marqué au début a été presque aussitôt brisé.

Dans la région de Verdun et sur les Hauts de Meuse, notre artillerie a très souvent fait taire l'artillerie allemande.

NOS GAINS EN HAUTE-ALSACE

Les résultats excellents obtenus en Haute-Alsace ont été consolidés. Ils eussent été sensiblement élargis si l'état du sol n'avait paralysé nos troupes dans bien des occasions. Les rapports des généraux signalent que nos soldats souffrent beaucoup de la rigueur du temps : pluie, neige et boue. Par endroits, le terrain est un vrai cloaque. Les pieds s'enlèvent. Les fusils s'enrayent.

Au total, les résultats acquis en Haute-Alsace sont dès maintenant appréciables, et l'ennemi, en dépit des renforts qu'il a amenés sur ce théâtre, n'a pas pu les enlever.

Nous avons pris et gardé Steinbach, les hauteurs au nord et au sud, jusqu'au voisinage des crêtes qui dominent la plaine d'Alsace. Nous avons, d'autre part, resserré notre investissement en face du front Aspach-le-Bas, Kolberg, Burnhaupt. Nous avons consolidé nos gains malgré des contre-attaques incessantes, parfois heureuses, mais toujours suivies de répliques immédiates de notre part.

Ce succès est d'autant plus méritoire que la pluie et la neige ont détrempé le sol, que le brouillard gêne l'artillerie et qu'il est aussi difficile de tirer que de se fortifier. Au ballon d'Alsace et à la Schlucht, une neige friable, accumulée par le vent, oppose aux troupes des difficultés énormes.

Nous avons déjà fait connaître la magnifique bravoure déployée par nos alpins. Il convient de signaler aussi l'ardeur et la ténacité héroïque du régiment d'infanterie qui a conquis et conservé Steinbach.

Achetez TIMBRE CROIX-ROUGE 15c
10c. affranchissement, 5c. pour les timbres

Le général Stoessel est mort

On annonce de Pétrograd la mort du général Stoessel, qui fut le défenseur de Port-Arthur.



Le général STOESSEL

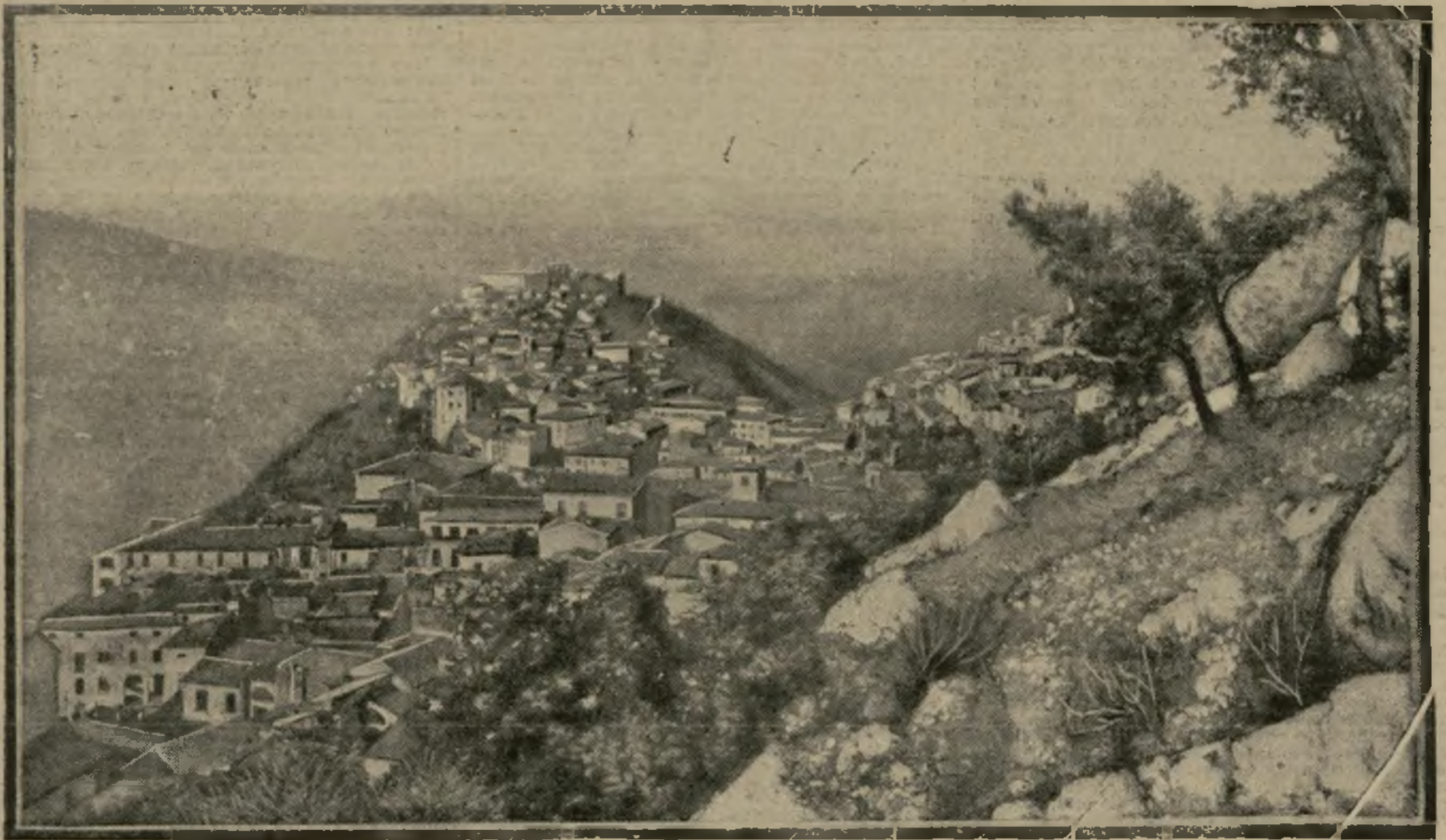
Né en 1818, Anatole Mikhaïlovitch Stoessel entra au service en 1834. Il prit part comme capitaine à la campagne contre la Turquie où il fut blessé, ce qui lui valut d'être nommé major dès le commencement de l'année 1870.

Après une brillante carrière, il fut nommé général-major, et c'est dans ce grade qu'il fit la campagne de Chine où il se distingua.

Un peu plus tard, il fut promu général-lieutenant et chargé du commandement de la forteresse de Port-Arthur dont on se rappelle la brillante défense.

Après la capitulation de la place, le général Stoessel fut mis en disgrâce et, depuis son retour en Russie, il ne remplissait plus de fonctions actives.

Arpino qui fut détruite par le tremblement de terre



Parmi les villes italiennes qui furent le plus éprouvées par le récent tremblement de terre, citons Arpino, célèbre par ses antiquités et ses souvenirs historiques. Il ne reste plus rien, en effet, de ce coin si recherché, et des milliers d'habitants y trouvèrent la mort.

(Phot. G. de Gueldre.)

A L'ACADEMIE DES SCIENCES

Le traitement des blessures des nerfs par les projectiles

De nombreuses notes ont été déposées hier sur le bureau de l'Académie des Sciences, que présidait M. Edmond Perrier.

Selon des observations de M. Alfred Angot, dans la matinée du 13 janvier, les sismographes de l'observatoire du parc Saint-Maur ont enregistré des mouvements très violents. Le début des premières oscillations préliminaires eut lieu à 6 h. 55 m. 12 s.; les dernières finirent vers 9 heures. L'examen des seules données recueillies a permis de fixer la position de l'épicentre à 1.300 kilomètres dans le sud-est, c'est-à-dire en Italie. Puis M. Angot communiqua un relevé de la valeur des éléments magnétiques à l'observatoire du Val-Joyeux au 1^{er} janvier 1915. M. le docteur Roux entretint ses collègues d'un procédé imaginé par M. L. Carnot et Weill-Hallel pour la recherche du bacille typhique. M. Laveran parla de la méthode employée par M. Danysz dans le traitement des plaies de guerre par des solutions antiseptiques très diluées. M. Brault signala les méthodes de MM. Herniman Johnson et Foveau de Courcelles relatives à la localisation des projectiles dans le corps humain par la radioscopie.

M. l'inspecteur général Delorme, communiqua ses vues et ses traitements originaux sur les blessures des nerfs par les projectiles. Ils sont d'autant plus importants à connaître que les paralysies consécutives à ces blessures sont très nombreuses.

Les blessures des nerfs par les projectiles étant très différentes des sections nettes produites par les instruments tranchants qu'on observe dans la pratique courante, les modes opératoires doivent être différents.

Dans les sections, la perte de substance est déjà considérable; il ne faut pas craindre de l'augmenter par des avancements successifs jusqu'à ce que on rencontre des fibres saines. La réparation est à ce prix, d'accélérer des surfaces saines.

Dans les perforations du nerf par les balles, lésions très fréquentes, mal connues, la continuité du nerf est interrompue par une tumeur fibreuse qu'il faut enlever en la sculptant.

Les contusions entraînent souvent la destruction localisée du nerf, de même que les compressions, les enlacements. Il faut enlever les parties du nerf altérées, arriver aux tubes nerveux sans jamais suturer. Si l'affrontement est impossible, on pratique des greffes.

Ces opérations sont très différentes de celles qu'on utilise communément et qui consistent à libérer le nerf du tissu cicatriciel qui l'entoure aux parties voisines. Ce n'est pas à sa périphérie qu'il faut chercher les lésions, c'est le plus souvent dans son centre qu'on doit les atteindre. La guérison est à ce prix.

Ces opérations sont très délicates, elles sont actes d'orfèvrerie chirurgicale. Elles ne doivent être entre-

prises que par des chirurgiens de carrière très habiles. M. Lameere, correspondant belge de l'Académie des Sciences, assista à cette séance où il fut salué par M. Edmond Perrier, qui annonça, d'autre part, que les associés anglais venaient d'adresser trente et une guirlandes pour les œuvres de l'Institut.

Nouvelles diverses

PARIS. — La jalousie. — La nuit dernière, boulevard de La Chapelle, au cours d'une discussion motivée par la jalousie, la nommé Marthe Nicolas, vingt-deux ans, demeurant 49, rue Philippe-de-Girard, a frappé de quatre coups de couteau sa rivale, Thérèse Mazzani, vingt-deux ans, sans domicile connu. Thérèse Mazzani a succombé à l'hôpital Lariboisière. La meurtrière est au Dépôt.

Chute mortelle. — Vers 3 heures de l'après-midi d'hier, un nettoyeur de canaux, Lucien Samson, âgé de trente-cinq ans, demeurant 18, rue Geoffroy-l'Asnervin, est tombé du quatrième étage dans la cour de l'immeuble situé 22, rue du Centre. La mort a été instantanée.

DEPARTEMENTS. — Mort accidentelle. — WAVIGNIES. — Un ouvrier sucrier, J.-B. Lory, quarante-six ans, chargé des wagonnets de pierre à chaux en les plaçant sur la plate-forme d'un monte-charge, lorsque, par suite d'un faux pas, il tomba d'une hauteur de 45 mètres et fut tué.

Un crime. — Le nommé Elora Gollongo, originaire de Valle San-Nicolas (Italie), célibataire, âgé de vingt-six ans, demeurant faubourg du Pont-de-Las, à Toulon, a été tué de deux coups de revolver par son voisin de campagne, Jean-François Paterni, ouvrier de l'arsenal, né en Corse. Paterni a été mis en état d'arrestation.

TRIBUNAUX

Les mauvais soldats. — Les nommés Schambourg, Le Barton et Kerangouarec comparaissent, hier, devant le deuxième conseil de guerre, sous l'inculpation d'abandon de poste, de refus d'obéissance et d'ivresse.

Après plaidoiries de M^{rs} Henri Océraud, Alexandre Zévaès et Schnerb, ils ont été condamnés chacun à quatre ans de prison.

Deux fois déserteur. — Neuschwander, sergent au 2^e génie, caserné à Grenoble, désertait, le 6 avril dernier. Quelques jours après, on le retrouvait à Loriel, dans la Drôme, où il s'introduisait dans une maison abandonnée pour changer son uniforme contre des vêtements civils.

Il était arrêté le 23 avril et envoyé à Epinal, d'où il parvenait de nouveau à s'enfuir.

Il commettait un second vol le 14 août, à Cormeille-en-Parisis, et le lendemain, il était appréhendé à Argenteuil.

Le deuxième conseil de guerre, devant lequel il comparait hier, l'a condamné à cinq ans de prison pour vol et désertion.

Il était défendu par M^r Emmanuel Moesé.

Ayuntamiento de Madrid

BLOC-NOTES

INFORMATIONS

M. Poulet, ministre des Sciences et des Beaux-Arts en Belgique, est de passage à Paris.

M. Pierre Thuret, fils du regretté M. Thuret et de Mme Thuret, née Berckheim, et petit-fils de la baronne de Berckheim, a été cité à l'ordre du jour de l'armée et nommé chevalier de la Légion d'honneur.

NAISSANCES

Mme Ernest Trillat, née Pouradier-Duteil, a mis au monde, le 18 décembre, une fille qui a reçu le prénom de Jeanne.

NECROLOGIE

On annonce la mort subite de M. Raoul Hussonnet de Sennec, l'un des pendants de la maison Ch. Lorilleux et Cie. Le service aura lieu à l'église Saint-Séverin, aujourd'hui mardi 19 janvier, à midi. Il ne sera pas envoyé de lettres d'invitation. On se réunira à l'église. Prière de n'envoyer ni fleurs ni couronnes.

En la cathédrale de Meaux, vendredi dernier, ont été célébrées les obsèques de la comtesse Pauline de Lamotte, née Jacqueline de Rougé, infirmière-major de l'ambulance de Meaux.

Nous apprenons la mort :

De M. Henry Vergé, administrateur de la Société de jurisprudence générale et de l'Annuaire Didot-Bottin. Il avait épousé Mlle Rodocanachi et était le frère de M. Charles Vergé, vice-président de la Compagnie du chemin de fer d'Orléans, le beau-frère de M. Grandclercq, membre de l'Académie des Sciences, et de M. Emmanuel Rodocanachi. Il laisse trois fils actuellement sous les drapeaux. Un service sera célébré à l'église Saint-Philippe du Roule, mercredi, à dix heures.

De M. d'Angleys, sous-directeur du Crédit industriel et commercial.

Du contrôleur général de la marine Prigent, ancien conseiller d'Etat, commandeur de la Légion d'honneur.

Du pasteur Alfred Cérésolo, du canton de Vaud. Né le 17 mars 1842, il était le sixième fils du pasteur et professeur Auguste Cérésolo; l'un de ses frères, Paul Cérésolo, fut président de la Confédération suisse.

De Mme Larivière, décédée à Saint-Raphaël (Var), dans sa quatre-vingt-quinzième année.

De Mme Fontana, née Marie-Louise Massani, décédée à Paris, à l'âge de 44 ans.

De M. Paul Colombain, capitaine d'infanterie en retraite, officier de la Légion d'honneur, décoré de la médaille militaire et de la médaille de 1870-71, décédé, dans sa soixante-troisième année, à l'hôtel des Invalides.

De Mme vve Hugenschmidt, mère du docteur Hugenschmidt, décédée à Dôle, le 10 janvier.

De Mme Auguste Darcey, décédée à Londres, le 21 décembre dernier.

De Mlle Horvay, infirmière-major de la Croix Rouge, décédée à Saint-Jean-Pied-de-Port, des suites d'une maladie contractée en soignant les blessés.

De l'abbé Galeran. Oblige, par les Turcs, de quitter, malgré 62 ans, l'hôtelier Notre-Dame de France à Jérusalem, il est mort, des fatigues du voyage, à Damas.

Du champion Dupou, à Tours.

De Mme Antoine Epitalon, née Cymanne de Montauzan, qui a succombé à l'âge de 49 ans; elle était la femme du conseiller d'arrondissement, maire de l'Etrat (Loire).

L'OFFENSIVE DES RUSSES SUR LA VISTULE



Les armées russes viennent de prononcer une nouvelle offensive sur la rive droite de la Vistule inférieure et dans le gouvernement de Plotsk. Nos alliés rejetèrent l'ennemi de Serpetz et des positions occupées par lui sur la rivière Skriva. Il dut se replier directement vers le Nord-Ouest, découvrant le flanc gauche de ses forces principales. Celles-ci furent elles-mêmes attaquées par d'importantes formations de cosaques.